XINRAN

Messages de mères inconnues



Xinran

Messages de mères inconnues

Traduit de l'anglais par Françoise Nagel



DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Chinoises Funérailles célestes Baguettes chinoises Mémoire de Chine

Titre original: Message from an Unknown Chinese Mother

© 2010, The Good Woman of China Ltd

© 2011, Editions Philippe Picquier pour la traduction française Mas de Vert B.P. 20150

B.P. 20150 13631 Arles cedex

© 2013, Editions Philippe Picquier pour l'édition de poche

www.editions-picquier.fr

 $\textit{En couverture}: \\ \textcircled{\c Liu Xiaofang}$

 ${\it Conception graphique}: {\it Picquier \& Protière}$

Mise en page: Ad litteram, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN: 978-2-8097-0878-3

ISSN: 1251-6007

Pour les enfants chinois adoptés Et pour les bénévoles de MBL



Sommaire

Avant-propos	9
Introduction : un livre pour les filles	
qui ont été adoptées	23
1. La première mère que j'ai rencontrée	
qui avait perdu sa fille	33
2. Les mères qui ont donné naissance à des	
filles ont le cœur meurtri!	67
3. L'histoire de la sage-femme	87
4. La laveuse de vaisselle qui tenta	
deux fois de se suicider	115
5. Les francs-tireurs des naissances	
supplémentaires : un père en cavale	151
6. Mary la Rouge de l'orphelinat	179
7. La mère qui attend toujours	
aux Etats-Unis	215
8. Un conte moral de notre temps	243
9. Liens d'amour :	
des pierres et des feuilles	275
10. Petite Neige, où es-tu?	297

Conclusion : deux lettres venues du cœur	317
Annexe A:	
Autres lettres de mères adoptives	327
Annexe B: Lois chinoises sur l'adoption	333
Annexe C: Le suicide chez les femmes	357
Annexe D:	
Les dix-huit merveilles de Chengdu	359
Remerciements	365

Avant-propos

A la fin de l'année 2007, le nombre des orphelins chinois adoptés dans le monde entier s'élevait à cent vingt mille. Ces enfants étaient dispersés dans vingt-sept pays – et presque tous étaient des filles. La plupart des Chinois trouvent ce chiffre presque invraisemblable, de même qu'ils ont du mal à croire que des enfants chinois aient pu trouver des mères et des foyers adoptifs dans un si grand nombre de pays. Pourquoi la Chine compte-t-elle autant d'orphelines? Beaucoup de Chinois diraient que c'est parce que fondamentalement quelque chose ne va pas dans la culture traditionnelle; en d'autres termes, les vieilles coutumes sont enracinées dans l'ignorance. Les Occidentaux, de leur côté, tiennent la politique de l'enfant unique pour responsable de la situation. J'ai commencé à rassembler des informations

pour mon propre usage lorsque, en 1989, j'ai commencé à présenter *Mots sur la brise nocturne*, une émission de la radio de Nankin destinée aux femmes. Comme ce travail m'amenait à parcourir toute la Chine pour réaliser des interviews, j'ai eu l'occasion de rencontrer des femmes qui avaient été contraintes d'abandonner leurs bébés. Personnellement, je pense qu'il existe trois raisons principales à cela. Tout d'abord, il est courant dans les cultures rurales en Orient d'abandonner les bébés filles et ce depuis les temps les plus anciens; ensuite, à l'ignorance en matière sexuelle qui continue de sévir s'est ajouté le boom économique; et, enfin, il y a la politique de l'enfant unique.

Dans les pays en développement, dont les populations dépendent de méthodes primitives d'agriculture ou de chasse, de cueillette et de pêche, le travail de force est indispensable à la survie; aussi une préférence pour les garçons est-elle inévitable. Les hommes ont un avantage physique indiscutable sur les femmes quand il s'agit d'exécuter des travaux pénibles, de transporter des marchandises, de chasser, d'assurer la défense de la communauté, etc.

Un autre facteur qui ne saurait être ignoré est l'ancien système de répartition des terres qui perdure encore aujourd'hui. Il fut mis en place sous la dynastie Xia (env. 2070-1600 av. J.-C.) et trouva sa forme la plus achevée avec le système

des neuf parcelles de la dynastie Zhou (1045-256 av. J.-C) et le système de partage équitable, instauré aux alentours de 485 apr. J.-C. par les Wei du Nord. Ces systèmes avaient en commun avec le mode de répartition actuel le principe consistant à répartir les terres selon le nombre de personnes vivant dans un même foyer. En 485, les foyers furent recensés et les terres distribuées selon le nombre des membres permanents de chaque famille. Les terres se divisaient en deux catégories : les terres arables pour la culture des céréales et les terres à mûriers pour l'élevage des vers à soie. Chaque individu de sexe masculin âgé de plus de quinze ans recevait 40 mu (environ 2,7 hectares) de terre arable tandis que les femmes en recevaient 20. Les esclaves et serviteurs pouvaient également se voir allouer des terres. Toutes ces terres retournaient au gouvernement au moment du décès.

Quant aux terres à mûriers, chaque homme en recevait 20 *mu* qui demeuraient sa propriété – il pouvait la vendre et l'acheter à sa guise et n'était pas tenu de la rendre au gouvernement. Durant la dynastie Tang (618-907), il fut clairement stipulé qu'il ne fallait normalement pas donner aux femmes leurs propres terres. Ainsi, les dynasties se sont-elles succédé tout au long de l'histoire de

^{1.} Huit foyers paysans cultivent chacun une parcelle dont ils gardent la récolte; la parcelle centrale, dont le produit revient au seigneur, est cultivée par les huit foyers en commun. (N.d.T.)

la Chine, mais les méthodes de répartition des terres n'ont jamais vraiment changé, et l'inégalité fondamentale entre hommes et femmes est devenue une tradition profondément enracinée. Dans les villages, les garçons non seulement perpétuaient la lignée familiale et héritaient du nom clanique, mais ils étaient également à l'origine des biens de la famille et les artisans de sa fortune.

L'article 22 de la loi sur la population et la limitation des naissances de la République populaire de Chine promulguée le 29 décembre 2001 stipule : « La discrimination et les mauvais traitements infligés aux femmes qui mettent au monde des enfants de sexe féminin ou qui sont atteintes de stérilité sont interdits. La discrimination, les mauvais traitements et l'abandon des bébés de sexe féminin sont interdits. » Cependant, une femme « bien » se doit de donner naissance à un garçon - toutes les paysannes mariées le savent. C'est à la fois son devoir sacré et le souhait le plus fervent de ses beaux-parents. Aussi, dans les villages les plus pauvres, si le premier-né est une fille, la malheureuse enfant est abandonnée ou même étouffée à la naissance. Là où le principe du contrôle des naissances n'est pas correctement assimilé, l'abandon des nouveau-nés est une loi de la nature comme une autre, pratiquée depuis des temps immémoriaux. Quand naissait un autre enfant – un garçon – que ses parents ne pouvaient élever, il était fréquent qu'il soit adopté par une

autre famille ou vendu. Pour une fille, la mort était inévitable.

La politique chinoise de l'enfant unique a été élaborée lors de la 2° Conférence nationale sur la population qui s'est tenue à Chengdu, dans la province du Sichuan, du 11 au 14 décembre 1979. Lors du débat final, le vice-Premier ministre de l'époque, Chen Muhua (qui se trouvait également être la première femme Premier ministre de l'histoire de la Chine) a convaincu les délégués que le fait de limiter les naissances à un enfant par couple pourrait ralentir le taux rapide de la croissance démographique en Chine. Ce fut le début de la « révolution démographique » qui, encore aujourd'hui, fait l'objet d'un débat acharné.

Dès le début des années 1950, le professeur Ma Yinchu¹, spécialiste renommé des études

^{1.} L'économiste Ma Yinchu (1882-1982) entra à l'université de Beiyang à Tianjin en 1901 pour y faire des études en génie des mines et métallurgie. En 1915, après une maîtrise en économie à l'université de Yale et un doctorat à l'université de Columbia, il retourna en Chine où il travailla d'abord au ministère des Finances du gouvernement républicain de Beiyang sous le régime de Yuan Shikai, avant d'enseigner l'économie à l'université de Pékin. En août 1949, il prit la direction de l'université du Zhejiang et occupa un certain nombre de postes au gouvernement. Il commença à axer ses recherches sur le problème de la rapide expansion démographique chinoise au début des années 1950 et publia sa Nouvelle théorie sur la population. Le professeur Ma souligna la nécessité d'accumuler du capital, de développer les sciences et les technologies, d'améliorer la productivité du travail et le niveau de vie et d'instruction, ainsi que d'augmenter les approvisionnements en matières premières industrielles. Concluant qu'il y avait urgence à maîtriser l'expansion démographique, il fit trois constats principaux : 1) On ne pourrait réduire la consommation, et ainsi permettre l'accumulation de capital,

démographiques, avertissait que la population du pays augmentait trop vite. Sur ses conseils, le gouvernement mena la première étude démographique chinoise au cours des premiers mois de l'année 1953. Les résultats furent publiés le 1^{er} novembre de la même année. Le 1^{er} juin 1953, à minuit, la population chinoise s'élevait à 600 millions de personnes. En tout juste quatre ans depuis l'instauration de la République populaire de Chine en 1949, la population avait augmenté

qu'à condition de contrôler l'augmentation de la population. 2) Pour construire le socialisme, il était nécessaire d'accroître la productivité du travail, de développer l'industrie lourde et d'électrifier et mécaniser l'agriculture. 3) Il existait un conflit entre l'agriculture et les matières premières industrielles; la pression démographique sur les ressources alimentaires entraînait un manque de terres pour cultiver le coton, le soja, les arachides, les vers à soje et autres cultures de rapport. « Il est nécessaire de maîtriser la démographie, ne seraitce que pour des raisons alimentaires », écrivit-il. Et cela devait être accompli sans délai. Le professeur Ma souleva le problème démographique auprès de Mao Zedong en maintes occasions. Mao n'était pas d'accord : « Est-il possible de planifier la production des gens? Pouvons-nous en faire des sujets d'études et d'expériences? » Une campagne nationale fut lancée pour critiquer « les idées réactionnaires de Ma Yinchu ». Mais ce dernier tint bon et, bien qu'à cette époque il prît de l'âge, déclara publiquement : « Pour l'intérêt de mon pays et de la vérité, je continuerai à défendre ma théorie sur la population, quoi qu'il arrive. Je n'ai pas peur d'être critiqué ou exclu, je ne crains pas les épreuves, la révocation, l'emprisonnement, ni même la mort. » Le 3 janvier 1960, il fut contraint de démissionner de son poste de recteur de l'université de Pékin et fut peu après démis de ses fonctions au sein du Comité permanent de l'Assemblée populaire nationale. Il lui fut interdit de publier, de parler en public, de donner des interviews à des journalistes et de recevoir des visiteurs étrangers, même ses amis. En punition de ses fautes, il fut également assigné à résidence. Après la chute de la bande des Quatre, Ma Yinchu fut de nouveau nommé à la tête de l'université de Pékin. Il mourut peu avant son centième anniversaire, le 14 mai 1982.

de cent millions d'habitants. Dans son étude comparative, Nouvelle théorie sur la population (1957), le professeur Ma nota que, dans les années 1953-1957, la croissance démographique pouvait en réalité avoir dépassé le taux de vingt pour cent d'augmentation annuelle relevé dans le recensement de 1953. Selon lui, le lent développement de la technologie industrielle conjugué à une forte augmentation de la population et aux conflits sociaux concomitants signifiait que, tandis que l'économie et la civilisation mondiales se développeraient, la Chine resterait à la traîne. Les idées de Ma étaient diamétralement opposées à celles de Mao qui affirmait que la population et l'économie devaient croître en parallèle. En conséquence, Ma fut en butte à des persécutions durant la Révolution culturelle.

Or, l'Histoire a prouvé que Ma avait raison : la population a continué d'augmenter – de 700 millions en 1966 à 1,2 milliard en 1979 – tandis que l'éducation et l'économie restaient largement derrière celles du monde développé. Aujourd'hui encore, la plupart des citadins de plus de quarante-cinq ans se souviennent des précieux tickets de rationnement pour l'huile, la viande, les céréales et le tissu. Je me rappelle avoir fait la queue une année, de cinq heures du matin à midi, dans la neige et par un froid glacial, pour acheter une demi-livre de porc pour mon professeur. C'était la ration allouée pour le dîner du Nouvel

An chinois de toute la famille! Dans les campagnes, la population s'accroissait toujours. Le rétrécissement des routes entre les champs témoignait silencieusement des efforts déployés pour tirer de quoi se nourrir du moindre lopin de terre. Pour parler franc, l'économie stagnait et la mise en place d'une politique de contrôle démographique offrait un minuscule répit dans la lutte quotidienne pour la vie d'une population qui venait de subir un siècle de guerre et de bouleversements politiques, et se débattait chaque jour contre la pauvreté.

Des millions de familles, cependant, continuaient de croire qu'un devoir sacré leur imposait de fournir un héritier mâle afin de perpétuer la lignée familiale; c'était même un péché de ne pas le faire. Lorsque « l'ère du planning familial » commença dans les années 1980, ces personnes furent lourdement pénalisées. Des familles entières furent ruinées, des foyers détruits, et des gens moururent aux mains de cadres de village qui appliquaient la politique du contrôle des naissances de façon sommaire et brutale. C'étaient les familles paysannes illettrées qui luttaient le plus farouchement contre le gouvernement local pour se conserver une chance d'avoir un garçon.

Un dicton chinois affirme que « le ciel est haut et l'empereur est loin », ce qui veut dire que plus l'on s'éloigne du centre du gouvernement, plus il est probable que les coutumes locales l'emporteront sur les décrets provenant de la capitale. Avec une superficie de 9600000 kilomètres carrés, la Chine est un vaste pays, et il y a des régions où la politique de l'enfant unique n'a jamais été effectivement mise en œuvre. Dans les régions montagneuses les plus reculées de l'ouest du pays, on n'y prête qu'un intérêt de pure forme. En 2006, alors que je menais des interviews pour mon livre Mémoire de Chine dans la région située entre le fleuve Jaune et le Yangzi, j'ai rencontré de nombreuses familles de cinq enfants et plus dans les villages de montagne de l'ouest (il y avait des dérogations pour les minorités ethniques); même dans l'est de la Chine, il était fréquent de voir des familles paysannes de plus de trois enfants. Les jeunes Chinois de vingt ans et quelques ne sont pas tous des enfants uniques; un grand nombre d'entre eux ont des flopées de frères et sœurs.

En revanche, dans les régions urbaines de l'est de la Chine, l'application de la politique de l'enfant unique était et demeure draconienne¹. Presque tout le monde a vécu sous le régime de l'économie planifiée jusqu'au début des années 1990. Avoir plus d'un enfant signifiait perdre son travail, son logement (alloué par l'employeur), ses droits aux

^{1.} Cependant, en juillet 2009, les autorités de Shanghai ont publiquement annoncé un assouplissement officiel (déjà en pratique dans la ville depuis quelques années) de la politique de l'enfant unique. Préoccupées par l'équilibre démographique – à cause du taux de natalité en baisse parmi les classes éduquées et du vieillissement de la population –, elles ont commencé à encourager la naissance d'un second enfant dans certains secteurs de la population.

rations alimentaires et vestimentaires, les droits de son enfant à l'instruction et aux soins médicaux, et même ses chances de trouver un autre travail, attendu que personne n'aurait osé vous embaucher. Pour la seule raison que vous aviez cet enfant « supplémentaire », vous et votre famille perdiez absolument tout. Très peu de gens éduqués étaient prêts à courir le risque de ruiner leurs perspectives d'avenir de cette façon. Toutefois, cela ne les empêchait pas d'utiliser tous les moyens possibles, de la technologie médicale moderne aux remèdes traditionnels à base de plantes, pour s'assurer de la naissance d'un garçon. Je pense que cela contribue en partie à expliquer le déséquilibre entre les sexes dans certaines régions de Chine.

Au cours des nombreuses années que j'ai passées à interviewer des gens dans le cadre de mon travail, j'ai découvert une autre raison, simple mais très importante, expliquant l'abandon des bébés: une combinaison d'ignorance et de liberté sexuelle parmi les jeunes.

Quand on regarde la première décennie de réformes économiques, il apparaît clairement que 1992 a marqué un tournant pour la population urbaine chinoise. Auparavant, les citadins éduqués n'avaient été que spectateurs. Beaucoup rejetaient même les réformes comme s'il ne s'agissait que d'un mouvement politique de plus. Ils regardaient de haut les migrants venus de leur campagne qui travaillaient d'arrache-pied pour se sortir de la

pauvreté absolue. Et ils méprisaient carrément ces anciens vagabonds sans emploi qui prospéraient désormais en tant que marchands ambulants dans les villes petites et grandes. Dans les années 1980, le terme de « foyer à dix mille yuans » désignait les personnes sans instruction qui avaient gagné de l'argent en prenant des risques. Les gens instruits se montraient plus prudents. Il leur a fallu une décennie pour se rendre compte que, s'ils voulaient subsister, ils devaient prendre leur courage à deux mains et saisir les opportunités offertes par les réformes. Une vague massive de jeunes ne tarda pas à envahir les établissements d'enseignement supérieur et les universités. Faire des affaires devint à la mode, de même que tout ce qui venait d'Occident. En ce qui concerne les jeunes étudiants, il semble que les réformes se soient traduites de la façon la plus spectaculaire dans les relations « occidentalisées » entre les sexes - il y eut une brusque augmentation du nombre de jeunes ayant des rapports sexuels hors mariage.

Une de mes amies s'est un jour plainte auprès de moi, lors d'une conversation téléphonique, de ne plus savoir quelles étaient les règles sociales en vigueur et ce que signifiait la morale. « A notre époque, dit-elle, personne n'aurait osé avoir ne serait-ce qu'un brin de conversation privée avec une personne du sexe opposé. Nos parents ne s'embrassaient pas ni même ne s'enlaçaient devant leurs enfants! Mais maintenant, ma fille de dix-neuf ans

change de petit ami tous les deux mois et il lui arrive souvent de découcher. Elle appelle ça la liberté sexuelle et vivre sa vie! Je ne sais plus, y a-t-il encore des normes sociales? »

Je n'ai pas l'intention de discuter ici des normes sociales que nous devrions avoir. Juger le monde entier selon les mêmes critères serait faire preuve d'ignorance et d'autoritarisme. Ce dont je veux parler, en revanche, c'est de ces jeunes, ceux de la génération de la fille de mon amie, qui ont grandi dans les années 1990. Ils sont passés directement d'une société encore dominée par les principes moraux traditionnels à l'adoption de mœurs sexuelles occidentalisées. Le problème est que la plupart d'entre eux n'avaient pratiquement reçu aucune éducation sexuelle ni conseils en la matière : ils avaient vécu une existence « asexuée » au sein de leur famille, à l'école et dans la société. Une combinaison de divers facteurs – ignorance sexuelle, absence de programme de santé sexuelle et hypocrisie de leurs aînés vis-à-vis de la sexualité – a entraîné des conséquences désastreuses au moment où ces jeunes ont été soudain exposés à une libération sexuelle occidentalisée et à un nouvel hédonisme. Bien des femmes ne connaissaient rien à la contraception, ni même ne savaient comment on faisait les bébés. Le commerce de l'avortement est devenu un excellent moyen de gagner de l'argent rapidement, et des affiches publicitaires pour

ce genre de service se sont étalées partout à la périphérie des villes. Pratiquement aucune des étudiantes qui se sont alors retrouvées enceintes n'a gardé son bébé.

Les familles chinoises faisaient des pieds et des mains pour avoir des garçons, mais les petites filles finissaient immanquablement dans les orphelinats. C'est sans doute l'une des raisons qui ont conduit à l'augmentation spectaculaire du nombre de petites filles dans les orphelinats chinois à partir des années 1990, et aussi à la mise en place en 1992 de la politique gouvernementale autorisant l'adoption internationale.

Il existe, bien sûr, d'autres raisons à l'abandon des nourrissons, et elles sont encore plus horribles et affligeantes. Un devin, par exemple, peut très bien prédire que « cela épargnera des ennuis futurs à la famille »; et selon certaines croyances populaires, tuer un nouveau-né « évitera les catastrophes naturelles ». Chez de nombreux peuples, on trouve ainsi des croyances tenaces transmises par les anciens à propos de l'abandon des bébés.

^{1.} Dans le cadre de mon travail, j'ai non seulement enquêté sur les besoins culturels des enfants chinois adoptés, mais j'ai aussi étudié les lois relatives à l'adoption. La loi sur l'adoption de la République populaire de Chine a été votée le 29 décembre 1991 lors de la 23°session du Comité permanent de la 7° Assemblée populaire nationale et est entrée en vigueur le 1° avril 1992. Elle a été amendée lors de la 5° session du Comité permanent de la 9° Assemblée populaire nationale le 4 novembre 1998. Puis, en 2005, la Chine a signé la convention de La Haye du 29 mai 1993 sur la protection des enfants et la coopération en matière d'adoption internationale. Voir Annexe B.

Les récits que vous allez lire dans ce livre sont des histoires tragiques sur ce qui arrivait traditionnellement aux bébés filles abandonnées et sur ce qui continue de se passer. Les outils utilisés pour faire respecter ces traditions ont été forgés par la nécessité de survivre et affûtés par les mères au cours des siècles – et pourtant, les victimes sont elles-mêmes des femmes et des filles.

Introduction

Un livre pour les filles qui ont été adoptées

Il m'a fallu longtemps pour rassembler le courage de revivre certains souvenirs et certaines expériences personnelles de ma vie de journaliste en Chine. Dans *Chinoises*, j'ai parlé de ces femmes courageuses qui m'avaient raconté leur histoire à l'époque où je travaillais comme animatrice de radio. Mais il y avait des récits que je ne pouvais pas encore me résoudre à rapporter. Ils étaient trop douloureux et me touchaient de trop près. Je ne suis pas une femme particulièrement brave; je suis juste une femme qui rêve de sentir la douceur d'une étreinte maternelle et ce lien d'amour et de dépendance qui unit une mère et sa fille pour la vie. Petit à petit, ce désir s'est infiltré en moi jusqu'à commencer à dominer mes pensées jour et nuit. Réveiller ces souvenirs risquait de rouvrir de vieilles blessures : je regretterais ma propre mère

plus que jamais et éprouverais encore plus d'amertume de n'avoir jamais reçu cette sorte d'amour.

Lors d'une causerie prononcée à la Foire internationale du livre de Melbourne, en Australie, en 2002, quelqu'un m'a demandé:

- Xinran, quel est votre rêve?
- Etre la fille de ma mère, ai-je répondu.

Un brouhaha s'est élevé parmi les centaines de personnes qui composaient l'auditoire.

- Mais puisque vous êtes venue au monde, vous devez bien être la fille de quelqu'un?
- Biologiquement parlant, c'est exact, ai-je répondu. Mais je suis née dans une culture traditionnelle, j'ai été confrontée à de violents bouleversements politiques étant enfant, et ma mère et moi avons vécu à une époque qui n'accordait pas d'importance aux liens d'affection familiale. Le résultat, c'est que je ne me rappelle pas que ma mère m'ait une seule fois dit qu'elle m'aimait ou m'ait même serrée dans ses bras.

A l'issue de la réunion, j'ai trouvé toute une file de femmes aux cheveux grisonnants en train de m'attendre à côté de la voiture qui devait me ramener à mon hôtel. Elles étaient venues, dirent-elles, pour m'embrasser en une étreinte maternelle. Une par une, elles se sont approchées de moi, m'ont prise dans leurs bras et m'ont donné un baiser sur le front...

Je n'ai pas pu retenir les larmes qui ont inondé mes joues. Au fond de mon cœur, je pleurais tout Introduction : un livre pour les filles qui ont été adoptées

bas: « J'apprécie leur affection sincère, mais comme j'aurais aimé que ma mère me serre dans ses bras comme ça! L'amour de ma mère m'a tellement manqué! » Voilà pourquoi je craignais de raviver des souvenirs qui m'avaient coûté tant de larmes à l'époque et de revenir sur la souffrance des femmes qui avaient abandonné leurs petites filles. Et il m'était encore plus difficile d'affronter la question posée par les jeunes Chinoises adoptées dans des cultures étrangères: « Xinran, savez-vous pourquoi ma mère chinoise n'a pas voulu de moi? »

Mes livres ont été publiés et traduits dans plus d'une trentaine de langues, ce qui fait que j'ai reçu des photos, des cassettes et des vidéos de la part de familles adoptives et de jeunes Chinoises adoptées aux quatre coins du monde. Leurs lettres, comme les deux reproduites ci-dessous (et celles qui se trouvent en conclusion et dans l'AnnexeA) m'ont apporté un grand réconfort, et c'est grâce à leurs encouragements que j'ai finalement écrit l'histoire de ces Chinoises qui ont été contraintes d'abandonner leurs bébés...

Chère Xinran,

Je suis la mère (adoptive) de deux superbes petites filles venues de Chine. Elles ont maintenant 11 et 9 ans. Elles sont toutes deux très heureuses dans notre famille et très aimées. Mais elles n'oublieront jamais non plus qu'elles ont une famille naturelle en Chine. Elles aiment leurs mères biologiques respectives et, comme vous, aimeraient beaucoup voir leur visage et entendre leur voix. S'il vous plaît, écrivez votre livre. Comme ça, elles comprendront le cœur de leur mère naturelle. Nous leur avons dit que nous chercherions leurs mères naturelles si elles le désiraient, mais nous les avons également prévenues que de telles recherches pourraient rester vaines. Le message que vous envoyez de la part des mères naturelles pourrait bien être la seule chose qu'elles recevront jamais de leurs familles chinoises.

Ce que vous pouvez dire aux mères chinoises, c'est que leurs filles ne les ont jamais oubliées. Dans notre famille, les mères biologiques de nos filles sont honorées. Mes filles et moi apprenons le putonghua, le mandarin standard. Nous sommes déjà allées deux fois en Chine avec nos filles. Elles adorent leur pays natal, tout comme leur père et moi. Nous sommes fiers d'être une famille sinoaméricaine.

S'il vous plaît, transmettez notre affection, notre gratitude et nos hommages à leurs mères chinoises.

Merci, La famille Macechko (Etats-Unis)

Chère Xinran,

Quel plaisir de vous lire! Je sais exactement ce que vous voulez dire à propos du temps qu'il Introduction : un livre pour les filles qui ont été adoptées

faut à votre « tête » pour rejoindre votre corps. Dans ce sens, parcourir le monde entier en avion est une bien étrange expérience.

S'il vous plaît, je vous en prie, écrivez Messages de mères inconnues. Vous devez le faire pour toutes les petites filles qui ont été adoptées. Encore maintenant, Mei et Xue demandent pourquoi leur « maman de ventre » ne pouvait pas s'occuper d'elles. Je suis obligée de répondre que je ne sais pas. Parce que je l'ignore. Je ne peux pas mentir. *Je ne peux que supposer – peut-être est-ce à cause* de la pauvreté, peut-être une dépression postpartum, peut-être un viol, peut-être le fait que ce sont des filles, ou peut-être leur mère était-elle encore adolescente? Je ne peux qu'imaginer la souffrance. Je conserve tous les livres et les articles de journaux sur la Chine pour que, quand elles seront plus grandes, les filles puissent savoir ce qu'était la vie là-bas et essayer de comprendre - peut-être même comprendre ce que leur mère naturelle a vécu. Mais si vous mettiez par écrit quelques récits de mères chinoises, ce serait plus clairement expliqué.

Je n'ai pas pu lire Chinoises parce que ce livre me faisait trop de peine. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Chacune des femmes me faisait penser à la mère de Mei et Xue, à ce qu'elle a dû endurer et la perte que cela a dû être pour elle d'abandonner ses bébés. Un jour, il faudra que toutes ces filles adoptées comprennent que leurs mères les ont abandonnées – ESPÉRONS-LE – non pas parce qu'elles ne les aimaient pas, mais parce que la vie était trop dure et trop pénible à supporter. Elles doivent le comprendre pleinement. C'est le seul moyen pour elles d'apaiser la douleur d'avoir été rejetées de cette façon.

Mei et Xue ont apporté tellement de joie dans notre vie! Grâce à elles, Barry et moi sommes comblés et notre famille est très unie. Mais je sais bien que quelque part il y a une mère (si elle est toujours en vie) qui éprouve un chagrin très profond pour ses filles. Je voudrais qu'elle sache que les petites vont bien et qu'elles sont heureuses, qu'elle ne se fasse pas de souci. Mais je sais aussi que la vie est très compliquée et qu'un Occidental bien intentionné peut facilement causer beaucoup de problèmes.

C'est très important. Le lien entre ces filles et leurs mères. Le lien entre les femmes dans le monde est très important. Pour certaines, vos livres ne sont que des histoires, mais pour beaucoup d'entre nous, ils représentent bien davantage. Un jour, Mei et Xue liront vos livres et comprendront un peu ce qu'était la vie de leur mère naturelle et aussi celle de leurs grands-mères. Pour cela, nous vous remercions.

[...]

Je vous embrasse, Xinran (Mei et Xue, aussi). Elles sont fascinées par vous – Xue adore les livres, et l'idée que vous en écrivez lui plaît beaucoup. Elle m'a demandé de lui lire vos courriers électroniques (je lui en ai lu quelques passages). Les deux filles sentent qu'elles ont un lien avec vous. C'est très intéressant. Revenez nous voir et restez quelque temps chez nous la prochaine fois que vous serez de passage.

Affectueusement, Ros (Nouvelle-Zélande)

*

J'ai reçu tellement de lettres, j'en ai été presque submergée. Ce qu'elles racontaient me revient souvent en tête et m'incite à m'interroger : si j'avais été moi-même adoptée, comment le supporterais-je? Où trouverais-je des réponses aux questions qui ne doivent pas manquer de se poser quand on a pris un si étrange départ dans la vie?

En avril 2007, je suis retournée en Chine et j'ai essayé une fois de plus d'affronter ma mère. Je voulais me libérer de souvenirs enfouis dans les replis les plus profonds, les plus sombres de mon âme; je voulais lui dire ce qui m'était arrivé, à moi, sa fille, pendant la Révolution culturelle, quand elle n'était pas avec moi. Je voulais qu'elle comprenne les effroyables tourments que j'avais endurés et qui continuaient de me hanter. Qu'elle sache combien j'avais souffert de son absence et combien elle me manquait encore, elle, ma mère.

Mais, comme en d'innombrables autres occasions, j'ai été incapable de prononcer un mot. Je suis restée assise en silence devant elle, les joues inondées de larmes. Pourtant, cette fois, quelque chose fut différent : en demeurant ainsi sans parler, j'ai commencé à saisir à quel point toutes ces filles qui avaient été adoptées mouraient d'envie de comprendre leurs mères naturelles et de leur dire combien elles les aimaient. J'ai pris conscience que, d'une certaine façon, j'étais comme elle. Ce jour-là, j'ai décidé que, si pénible que cela fût, je relaterais par écrit les histoires que j'avais engrangées depuis si longtemps. Je pourrais exprimer mes pensées et mes sentiments au sujet des mères et de ce que c'est que de vivre avec des filles adoptives, et, de cette façon, remercier les mères adoptives pour l'amour qu'elles donnent à leurs filles venues de Chine.

Alors que les souvenirs commençaient à refaire progressivement surface et que je prenais la plume pour écrire, d'autres peurs m'ont assaillie: devais-je rédiger ce livre comme un témoignage documentaire ou bien sous forme romancée? Que devais-je y mettre, que devais-je en exclure? Quelle image allait-il donner de leurs mères naturelles aux enfants adoptés? Fallait-il enjoliver les faits ou les rapporter tels quels? Devais-je laisser mes émotions dicter mes choix quant à ces faits? Il m'a fallu presque dix mois de combat contre mes doutes avant de finalement trouver mes

Introduction : un livre pour les filles qui ont été adoptées

propres réponses. Ce livre serait un récit véridique de la vie de plusieurs mères, un don d'amour mère-fille que je pourrais, en tant que fille moi-même, partager avec d'autres, un message d'une mère chinoise inconnue à sa fille, où qu'elle se trouve.

J'ai commencé à écrire ce livre le 2 février 2008, dans une petite maison au bord de la mer, dans Blues Point Road, à Sydney en Australie. Etrangement, mes travaux ont été accompagnés pendant deux semaines de violentes tempêtes, comme il s'en produit parfois l'été dans l'hémisphère sud. Le Tout-Puissant connaissait-il les émotions qui m'agitaient alors, la terreur que j'éprouvais à l'idée de coucher ces souvenirs sur le papier? Etait-ce une façon théâtrale de renforcer ma détermination?

Le 7 février était le jour du Nouvel An chinois, ou fête du Printemps, et les médias australiens faisaient des reportages sur les dizaines de milliers de Chinois qui participaient aux festivités culturelles. Parmi eux se trouvaient plus d'une centaine de familles ayant adopté des enfants chinois. En regardant ces petites filles vêtues de costumes chinois qui demandaient en anglais à leurs parents australiens ce qu'était la fête du Printemps, j'ai éprouvé des sentiments mitigés. Ces enfants étaient-elles réellement filles de Chine? Oui, je le crois. Comme le disent les anciens : Quand des oranges du nord sont transplantées dans le sud, elles restent toujours des oranges, même si leur

goût est un peu différent. Je crois que, quand bien même ces filles ont été élevées dans une culture et un pays étrangers, le sang de leur mère chinoise coule toujours dans leurs veines.

Mais que ressentent leurs mères naturelles? La mère chinoise inconnue éprouve-t-elle de la joie ou de la tristesse à savoir que sa fille bien-aimée est maintenant heureuse dans les bras d'une autre mère? Je n'ai pas donné naissance à une fille, et je ne suis pas non plus la mère adoptive d'une petite fille, mais je pleure chaque fois que j'essaie d'imaginer ce qu'elles éprouvent. Et j'en sais quelque chose car j'ai un jour perdu une petite enfant qui était comme une fille pour moi. Il y a un vide que rien ne saurait combler, une douleur ressentie par la mère naturelle dont le cœur a été brisé, par la famille adoptive en Occident et par la fille qui passera toute sa vie dans une double appartenance - car sa vie est le fruit d'une grande joie mais aussi d'un profond chagrin.

Tous les noms des personnes et des lieux ont été changés pour protéger la vie privée des mères biologiques. Leurs histoires, cependant, sont toutes véridiques.